

L E
BAISER DONNÉ,
E T
LE BAISER RENDU;
OPERA-COMIQUE

E N D E U X A C T E S ;

Par M. TACONET,

Membre des Arcades du Port-Neuf, du Pont-aux-Choux, & du Pont-aux-Tripes, Secrétaire perpétuel de l'Académie Aquatique de l'Arche-Marion, & Compositeur des Spectacles Forains.

Représenté à Versailles, le Samedi, 19 Mai 1770,
à l'occasion du Mariage de MONSIEUR
LE DAUPHIN.

P R I X , 1 liv. 4 fol.



A P A R I S ,

Chez VENTE, Libraire des Menus-Plaisirs
du Roi, rue & Montagne Sainte-Genevieve.

M. DCC. LXXI.

AVEC APPROBATION ET PERMISSION.

ACTEURS.

LE MARQUIS, *Seigneur du Village.*

LA MARQUISE.

LE BAILLI.

GUILLOT, *Jardinier.*

LISETTE, *jeune Paysanne.* } nouveaux Mariés.

MATHURIN, *Laboureur.*

MATHURINE, *Femme de Mathurin, Laitiere.*

FINETTE, *Femme-de-Chambre de la Marquise.*

CHAMPAGNE, *Cocher du Marquis.*

MELCHIOR, *petit Negre de la Marquise.*

JACQUELINE.

DAME FRANÇOISE.

CHARLOTTE, *petite Sœur de Jacqueline.*

*La Scene est dans un gros Village, & se passe
d'après les deux Tableaux peints par PATERRE.*



LE BAISER DONNÉ,

ET

LE BAISER RENDU;
OPERA-COMIQUE.



ACTE I.

Le Théâtre représente l'entrée d'un Village ; on voit sur les côtés quelques Chaumières ; le Château du Seigneur paroît dans l'éloignement.

SCENE PREMIERE.

FINETTE, MELCHIOR.

MELCHIOR.

ALLONS, belle Finette, rentrons au Château ; voilà le grand jour.

A ij

4 **LE BAISER DONNÉ.**

FINETTE.

Je le veux bien ; car si l'on nous voyoit ensemble de si grand matin, on en pourroit jaser.

MELCHIOR.

Tu as raison. Le monde est bien méchant ! C'est bien dommage ! Sans cela , nous pourrions rester encore une grande heure à causer.

FINETTE.

Oh ! sûrement. Monsieur & Madame ne se leveront pas encore d'une heure d'ici. Des jeunes Mariés ne peuvent dormir que le matin. Toute la journée se passe à la toilette, en visites , à la table , aux Spectacles ; tout cela est fatigant.

MELCHIOR.

Oh ! je t'en réponds. Je voudrais bien être comme eux , avec Finette.

Air : Réveillez-vous , &c.

Ah ! que ne puis-je de la sorte
Dormir avec toi !

FINETTE.

Le rusé !

MELCHIOR.

Je ne voudrais ouvrir la porte
Qu'après avoir bien reposé.

FINETTE.

Oh ! tu dis cela ; mais

ET LE BAISER RENDU. 3

MELCHIOR.

Comment, mais ? Me crois-tu capable de manquer de parole ? Sçais-tu que je sçais tenir ce que j'avance ?

FINETTE.

Je le crois. Mais quand vous êtes amans, vous dites comme le proverbe : vous aimez mieux tenir que de courir. Êtes-vous mariés, vous aimez mieux courir que de tenir.

MELCHIOR.

Oh ! rassure-toi, ma chere Finette.

Air : Des Proverbes.

Comptes sur moi, ma charmante future ;
Avant, après, toujours, je t'aimerai :
Entre nous deux, quand tu voudras conclure,
Tu verras si je pâlerai.

FINETTE.

Et moi, encore moins que toi. S'il s'agit de bien aimer, je te donnerai l'exemple. Depuis que je suis auprès de ma jeune Maitresse, je respire une certaine vapeur amoureuse que je ne connoissois pas avant. Nos jeunes Epoux s'em brassent à toute heure, & toujours devant moi ; ils ne se gênent pas : tantôt c'est au lever, tantôt à la toilette, une autre fois à la promenade, une autre à la table, quelquefois même

MELCHIOR.

Et cela te fait venir l'eau à la bouche, n'est-ce pas ? Bon, tant mieux ; quand nous serons

A iij

6 *LE BAISER DONNÉ,*
mariés, jet'embrasserai aussi à toutes ces heures-
là.

F I N E T T E.

Paix; on ouvre la grille du Parc. Ah! c'est
notre Cocher; où diantre va-t-il si matin?

S C E N E I I.

FINETTE, MELCHIOR, LE COCHER *en
attirail d'Ecurie, un morceau de pain sous
son bras, & un couteau à la main.*

F I N E T T E.

COMMENT, Champagne, déjà hors du Châ-
teau? Où vas-tu donc dans ton habit de céré-
monie?

L E C O C H E R.

Ma foi, je vais boire une petite goutte de
c't'affaire. Notre voisin le Mercier a du bran-
devin excellent! il n'y a que cela qui puisse
chasser de mon cerveau l'odeur de la litière.

F I N E T T E.

Comment donc; est-ce que cela sent si mau-
vais que tu le dis?

L E C O C H E R.

Oh! vraiment, voilà comme vous êtes, vous
autres perroquets de toilette & piliers d'anti-

ET LE BAISER RENDU. 7

chambre; vous croyez que notre écurie est parfumée comme la garderobbe de vos maîtresses.

FINETTE.

Allons, ne te mêles point de nos affaires.

LE COCHER.

Eh, ne vous mêlez pas des nôtres, on ne mêlera pas des vôtres. (*à Melchior.*) Eh bien, toi, beau blondin, veux-tu venir boire la goutte avec moi? Allons, viens; nous prendrons deux anis après, afin que notre Maître ne s'aperçoive pas que tu sens de la bouche aussi fort que mon fumier.

MELCHIOR.

Oh! laissez-moi, Champagne; je veux faire l'amour à jeun.

LE COCHER.

Ah! tu en contes donc à Finette? Allons, bon, vas ton train, mon ami; je suis bon camarade, & au service de la Mariée pour le jour & le lendemain. Vas, elle aura un bon roulant; je te le promets.

FINETTE.

Grand-merci, Monsieur Champagne.

LE COCHER.

Oh! il n'y a pas de quoi. Vous me voyez-là en fabors; mais j'aurai bientôt mis des bortes pour vous obliger; dussent-elles être de sept

A iv

8 *LE BAISER DONNÉ,*

lieues. Oui, je me croirois très-heureux de vous voir mon Ogre, pourvu que je fois votre petit Poucet.

F I N E T T E.

Comment donc, Monsieur Champagne, pour un Cocher c'est avoir de l'érudition.

L E C O C H E R.

Oh! j'ai lu. Je possède toute la Bibliothèque bleue, & reliée encore; mais devinez comment?

F I N E T T E.

En maroquin, & dorée sur tranche, sans doute?

L E C O C H E R.

Fi donc!

M E L C H I O R.

En veau?

L E C O C H E R.

Veau toi-même.

F I N E T T E.

En vache?

L E C O C H E R.

Vache vous-même.

M E L C H I O R.

Eh comment donc?

L E C O C H E R.

En peau de lapin.

ET LE BAISER RENDU. 9

FINETTE, *riant.*

Ah, ah, ah, ah, une bibliothèque reliée en peau de lapin ! Votre Relieur demeure sûrement rue de la Huchette ?

LE COCHER.

Non. Il demeure à Montmartre ; c'est-là où je vais me faire relier.

MELCHIOR.

En ce cas-là, vous devriez donc vous faire relier en peau d'âne.

LE COCHER.

Ane toi-même. Mais laissons les gens pour ce qu'ils font. Mamselle Finette, je vous ai offert mes petits services, & je suis prêt à tenir parole. Vous sçavez que nous avons affaire à un bon Maître ; je suis sûr qu'il ne vous refusera pas sa voiture, & qu'il s'amusera à votre noce, ainsi que notre jeune Dame. Jarni, le joli couple que nous servons ! Que j'étois content de les mener en visites ! Quand la Mariée descendoit, je ne pensois plus à mes chevaux. Je vous allongeois la tête du côté de la portiere, & dessus mon siège !... Je vous ouvrois des yeux !... Et je voyois de certains objets !... Ah ! c'est un vrai plaisir d'être Cocher dans ces momens-là.

FINETTE.

Ah, ah, Monsieur Champagne fait le passionné.

16 *LE BAISER DONNÉ ;*
LE COCHER.

Oh ! je suis chaud , moi , de mon naturel.
Mais , allons nous rafraîchir le fiflet. Sans adieu ,
mon camarade. Si Monsieur le Marquis me de-
mande les chevaux , tu diras que je les étrille.

(*Il sort en chantant.*)

SCENE III.
FINETTE, MELCHIOR.
MELCHIOR.

LE compere Champagne va s'étriller lui-même au Cabaret. Tu vois , Finette ; que je te préfere à tout autre plaisir.

FINETTE.

Et toi , Melchior , tu m'en fais beaucoup en tenant une conduite si sage.

MELCHIOR.

Tu es donc contente de moi ? j'en suis bien aise. Embrasse-moi , ma petite future.

Air : Menuet d'Exaudet.

Entre nous ,

Qu'il est doux

De nous dire

Que seuls nous nous suffisons !

Lorsque nous le disons ,

C'est le cœur qui l'inspire.

ET LE BAISER RENDU. II.

Pour mon teint,
Ne fais point
La sévère :

Yas, pourvu qu'on aime bien,
La couleur n'y fait rien,
Ma chère.

FINETTE.

Melchior, on leve les jalousies chez Monsieur, il fait jour.

MELCHIOR.

Je te quitte; vas auprès de Madame; je m'y rendrai aussi dans un moment. Tantôt nous parlerons de nos amours.

(Ils sortent.)

SCENE IV.

GUILLOT, LISETTE.

GUILLOT, une bêche à la main.

Air : Un peu d'aide fait grand bien.

ALLONS, ma chère Epousée,
Profitons de la rosée;
Le beau temps me met en train:
La terre n'est plus revêche,
Je vais enfoncer ma bêche:
Un peu d'aide fait grand bien.

12 *LE BAISER DONNÉ,*

Tu sçais qu'il faut que je leve du gazon pour le Château : il y a long-temps que j'en promets ; mais la saison a été si ingrarte, que je n'ons pu avoir de verdure plutôt. Tatigué ! ma chere Lisette , je crois que c'est toi qui m'a ravardi. Depuis que t'esma minagere , mon jardin pousse à vue d'œil.

Air : La rose & le bouton.

L'œillet & le jasmin ,
Le romarin ,
L'angélique & la tubéreuse ,
La giroflée aussi ,
Tout est ici
D'une venue heureuse ;
Mais la plus belle des fleurs
Ne vaut pas les couleurs
De ma Lisette.
La rose & le bouton
D'amourette.
La rose & le bouton.

Mais , tu parois songeuse , Lisette ; qu'as-tu qui te chagraine ?

L I S E T T E.

Je n'ai rien , Guillot ; je songe que tu vas me quitter pour toute la journée.

G U I L L O T.

C'est vrai ; mais il le faut. Vas , ma petite Lison , la journée sera biantôt passée. Je ne bécherai qu'en pensant à toi : quand on s'oc-

ET LE BAISER RENDU. 13

cupe de ce qu'on aime, le jour paroît, morgué,
bian court.

L I S E T T E.

Oh! pour moi, je voudrois qu'il fût déjà
nuit. Je suis si contente quand tu rentres cheu
nous!

G U I L L O T.

Et moi, jarni! je sis si fâché quand je sis
obligé d'en sortir!

Air : Finissez donc, Mamselle Fanchon.

Quand je ne sis pas avec toi,

Ça m'gargouille,

Ça m'tribouille,

Quand je ne sis pas avec toi,

Je sis tout comme un je ne sçais quoi.

Quelquefois la romaine est semée,

Tandis que je pense à la pommée:

Tu me rends si distrait,

Que Guillot ne voit

Ni gauche ni droit.

Quand je ne sis pas avec toi, &c.

L I S E T T E.

Et moi, Guillot, je sis tout de même:

Air : Romance de l'Aveugle de Palmire.

Quand tu m'as prise en mariage,

Tu m'as promis de m'aimer bien,

D'avoir soin de notre ménage,

Et de n'y laisser chommer rien:

LE BAISER DONNÉ,

Je ne crains pas que Guillot triche,
 Il tient parole assurément ;
 Et chez nous rien ne reste en friche :
 Guillot m'aime, & j'en fais autant,

D'être chéri de ta Lisette,
 Oui, Guillot, tu peux te flatter ;
 Notre petite maisonnette
 Est tout ce qui peut me tenter.
 C'est ainsi que la poule est sûre
 Dans le plus simple des réduits,
 En attendant que la nature
 Lui fasse éclore ses petits.

Reviens donc de bonne heure, mon petit Guillot. Sur-tout, évite ce vilain Mathurin ; car il veut toujours t'entraîner au cabaret. Il y mène jusqu'à Mathurine sa femme, qui est bien la plus méchante langue ! Elle médit de tout le Village.

GUILLOT.

Eh ! morgué, laissez-les dire ; s'ils médifent de nous, c'est bon feigne.

LISETTE.

Comment, cela est-il bien de dire du mal des gens ?

GUILLOT.

Oui, te dis-je ; s'ils en disent de nous, c'est qu'ils ne nous connoissent pas.

ET LE BAISER RENDU. 15

L I S E T T E.

Ah ! t'as raison , Guillot ; c'est tant mieux
de n'être pas de leu connoissance.

Air : *Non , je ne ferai pas.*

Mon cher Guillot, laissons ces mauvais caracteres,
Car toujours avec eux on fait mal ses affaires :
On est avec les bons à l'ombre d'un ormeau ;
Mais avec les méchans à l'ombre d'un roscau.

G U I L L O T.

Allons , petite femme , à la besogne. V'là le
jour qui avance ; il faut aller au potager pour
envoyer des légumes à la Ville. Soyons labo-
rieux & exacts.

Air : *Laissons-nous charmer.*

D'un bon jardinier
Faisons le métier ;
En faisant vivre autrui ,
Je vivons aussi.

L I S E T T E.

Mettons-nous en train ;
Sans aucun chagrin ;
En travaillant tous deux ,
Je serons heureux.

G U I L L O T.

Ça m'enchanté !
Plus je plante ,
Et plus mon jardin fleurit.

L I S E T T E.

Chaque chose
Que j'arrose
Promet du produit,
Et s'épanouit.

(*Ensemble.*)

D'un bon jardinier, &c.

(*Ici le Marquis traverse le Théâtre ;
en lisant une Brochure.*)

L I S E T T E.

Ah ! Guillot , taisons-nous ; voilà Monsieur le Marquis : il se promene en lisant ; nous l'aurons peut-être interrompu.

G U I L L O T.

Oh ! jarni , je ne l'avions pas apparcu. Mais ne crains rien , Lisette , il nous pardonnera ; car c'est un Seigneur qui est , morgué , la bonté même.

L I S E T T E.

N'approchons pas , Guillot.

G U I L L O T.

Au contraire ; y faut l'y faire not' salutation. Ranges-toi donc bian comme ça , là , mets-toi à côté de moi le long de la haie , & fais une grande révérence à la Parisienne : quien , regarde , aussi bas que moi ; vois-tu bian ?

L I S E T T E , *bas.*

Oui , Guillot.

S C E N E

SCENE V.

LE MARQUIS, LISETTE, GUILLOT.

LE MARQUIS, *quittant la lecture.*

QU'EST-CE?... Ah! c'est vous, mes enfans.
N'êtes-vous pas ces jeunes gens d'ici près,
mariés depuis peu?

LISETTE & GUILLOT, *saluant
profondément, & avec timidité.*

Oui, Monseigneur.

LE MARQUIS.

Je suis charmé de vous voir unis. Comment
vous nomme-t-on belle Epousée?

LISETTE.

Lisette, Monseigneur, pour vous obéir.

LE MARQUIS.

Quel âge avez-vous?

LISETTE.

Monseigneur, dix-neuf ans & trois mois.

GUILLOT.

Oui, Monseigneur; dans neuf mois elle aura
vingt ans, ça f'ra un compte tout rond.

B

Vingt ans, c'est l'âge mûr pour être en ménage.

GUILLOT.

Oh ! oui, Monseigneur, comme vous dites fort bien ; quand j'avons vu Lisette prête d'être mûre, tout de suite je l'avons cueillie.

LE MARQUIS.

La précaution est excellente !

GUILLOT.

Oh ! nous autres paysans, je nous y connoissons ; ce n'est pas comme à la Ville : là on le cueille avant qu'il soit mûr, ou bien encore plus souvent après qu'il est tumbé. Mais, Monseigneur, excusez si Guillot vous parle si cavayerement.

LE MARQUIS.

Ta bonne foi me plaît, Guillot. Je protégerai ton nouveau ménage.

Air : *Ma mie Jeanneton.*

Lisette, vraiment,
A bien de quoi plaire !
Je veux dans l'instant
Obtenir, ma chere

L I S E T T E.

Quoi ?

ET LE BAISER RENDU. 19

LE MARQUIS.

Un baiser de toi,
T'embrasser, ma chère.

L I S E T T E.

Moi ?

LE MARQUIS.

Un baiser de toi.

L I S E T T E , *faisant la révérence.*

Trop d'honneur pour moi.

(*Le Marquis l'embrasse , Mathurine paroît à sa fenêtre , & fait signe à la cantonade d'accourir voir ce qui se passe : elle ne se retire que quand le Marquis sort.*)

LE MARQUIS.

Guillot , il ne faut pas en vouloir à Lisette de cette petite complaisance.

G U I L L O T , *appuyé sur sa bêche.*

Moi , Monseigneur , j'avons tant de respect pour tout ce que vous faites , que je n'avons tant seulement pas osé nous déplanter de notre place.

L I S E T T E .

Ah ! Monseigneur , Guillot voit bien que ce que vous venez de faire n'est pas pour tout de bon.

G U I L L O T .

Oh ! oui , ce n'est que pour rire.

B ij

20 LE BAISER DONNÉ,

LE MARQUIS.

Air : *Vaudeville des Ecoiffeuses.*

Vas , réjoui Guillot ,

Tu n'as pas un mauvais lot :

Sois sûr avec ta Moitié

De son amtié. *bis.*

Lifette a le cœur trop droit ,

Pour que l'on te montre au doigt. *bis.*

Tiens , voilà de quoi acheter des rubans & des lacets pour Lifette.

GUILLOT.

Air : *des Folies d'Espagne.*

Ah ! Monfeigneur , c'est un bonheur extrême ;

Rubans , lacets vont venir à foifon :

LISETTE.

Oui , Monfeigneur , & je veux que lui-même ,

Guillot me lace à votre intention.

LE MARQUIS.

Adieu , mes enfans. La premiere fête que je donnerai au Château , je veux que vous y foyez bien reçus & bien traités. Adieu , Lifette. (*A part.*) La jolie petite payfanne ! On en époufe à la Ville qui , ma foi , n'en valent pas tant la peine.

(*Il fort.*)

SCENE VI.

LISETTE, GUILLOT.

LISETTE.

AH! Guillot, que Monseigneur est bon!

GUILLOT.

Je te l'avois bien dit que c'étoit le roi des Seigneurs.

LISETTE.

Il nous a promis que nous irions au Château; m'y meneras-tu, mon petit Guillot?

GUILLOT.

Oh! taigué, de toutes mes jambes.

LISETTE.

Ah! Guillot, v'là Mathurine; allons-nous-en.

SCENE VII.

GUILLOT, LISETTE, MATHURINE.

MATHURINE, *le bras dans l'anse
de son pot au lait.*

Vot' sarvante, compere Guillot. Bonjour, voisine Lisette. Je vians vous complimenter sur la portection que Monseigneur vous accorde,

B iij

& sur l'argent qu'il vous a baillé : j'avons vu tout ça de loin ; mais comme je ne sommes pas babillarde , je n'en sonnerons mot. Ne craignez rien ; je sçavons nous taire. Et pis ce n'est pas à moi qui ne fis qu'une Laitiere , de me récompenser à ceux qui ont affaire au Seigneur du lieu ; aussi on me donneroit de l'argent comme à vous pour me faire jaser , que ça seroit peine perdue ; sur-tout quand c'est fait pour être du mystere qui deviant mystérieux. Enfin , quoique j'en ayons vu plus que je n'en voulions voir , je n'avons pas envie d'en médire. On peut avoir des foibles ; chacun a le sien. N'est-il pas vrai , mes amis ?

L I S E T T E , *dédaigneusement.*

Vos amis ? Vous êtes bien bonne , Madame Mathurine.

M A T H U R I N E , *ironiquement.*

Oh ! vous l'êtes plus que moi , Madame Lisette , ou bien Madame Guillot , ou comme il vous plaira. N'importe , c'est vous qu'il faut appeller bonne ; vous avez plus le moyen d'avoir des bontés pour les autres , puisqu'on en a tant pour vous ; vous devez en avoir à revendre.

L I S E T T E , *dépitée.*

Allons-nous-en donc , Guillot.

MATHURINE.

Air : de la *Palisse*.

Ne vous en allez donc pas,
Avec la mine affligée;
De vous je faisons grand cas,
Afin d'être protégée.

GUILLOT, *sérieusement*.

Oh ! ça, la mere Mathurine, vous avez la langue un peu chardonneuse ; alle pique queu-que fois ; vot' mari ne l'a pas meilleure ; je sçais qu'il est laboureur, il doit sçavoir que je sis jardinier, moi. Si j'apprends qu'il se mêle de nos affaires, vous pouvez li-dire, de ma part que je li bêcherai la gueule de façon qu'il ne retournera à la charrue qu'avec des dents de moins ; vous m'entendez ? Sarviteur.

S C E N E V I I I.

MATHURINE, *seule*.

Ah ! je m'embarasse ben de tes menaces. Stapendant, n'en parlons pas à Mathurin ; les querelles des hommes sont toujours fâcheuses : vive les disputes des femmes ; il n'y a que la langue qui se fert de voies de fait. Pour moi, je vais exercer la mienne, en racontant cette aventure à toutes nos voisines. V'là un p'tit

B iv

24 LE BAISER DONNÉ,

ménage qui commence ben. Lifette ne joue pas mal l'Agnès.

Air : *Sur le ritantalari.*

Oui, la femme à Guillot va bien ;

Elle ne manquera de rien :

Nous allons la voir aujourd'hui

Sur le ritanta

Lara ,

Sur le ritantalari.

SCENE IX.

MATHURINE, MATHURIN, *ivre.*

MATHURIN, *sans voir Mathurine.*

Air : *l'Amour me fait mourir.*

P OUR le coup, Mathurine

Aura , parbleu , menti ;

Je n'ai bu que chopine ,

Et je ne suis pas gri. (*Il fait un hoquet.*)

Le vin me rend , lon , lan , la ,

Le vin me rend genti.

MATHURINE.

C'est toi, nor' homme ? Vas , j'ai queuque chose à te dire qui te fera ben rire.

ET LE BAISER RENDU. 15

MATHURIN.

Tant mieux, car je suis en train de rire,
& même de danser. (*Il tombe.*) Ah! ne me
pousse donc pas comme ça.

MATHURINE.

Je n'te touche pas.

MATHURIN.

Ah! c'est différent. Eh ben, qu'est-ce que
c'est que ce conte?

MATHURINE.

Oh! c'est un conte qui regarde des gens à
qui ça portera guignon.

MATHURIN.

Tu leux porteras une soupe à l'oignon? Non,
ma femme, garde-là pour moi; ça me fra du
bien, car je suis encore à jeun.

MATHURINE.

Pourquoi n'as-tu pas déjeûné? C'est ta faute.

MATHURIN.

C'est vrai; j'ai tort. V'là comme je me
ruine le tempérament; & pour faire honneur
à mon labourage, je néglige ma chere subsistance.

Air: de *Manon Dubut.*

Ce n'est pas manque d'avoir pu
Riboter, si j'avois voulu;
Marguillier, Bedeau, Suisse & Chantre
Me mettoient le feu sous le ventre.

26 **LE BAISER DONNÉ,**

Mais j'ai toujours refusé, pour faire voir que
je ne donnois pas dans la boisson.

MATHURINE.

Mathurin, monte cheux nous, & porte mon
pot ; je te conterai tout ça que j'ai vu.

MATHURIN.

Donne, & ne tarde pas, car je pourrois ben
m'endormir en t'attendant.

MATHURINE, le caressant.

Tu es donc ben las, mon pauvre homme ?

MATHURIN, la repoussant.

Allons, finis donc ; tu vois que je suis chargé,
est-ce pour me faire tumber ée que t'en fais ?

Air : des Précepteurs d'amour.

Garde pour un autre moment

Ces caresses-là, Mathurine ;

Car je te jure qu'à présent

Ton Mathurin fait pauvte mine.

MATHURINE.

Allons, viens, je m'en vas avec toi.

Fin du premier Acte.





ACTE II.

SCÈNE PREMIÈRE.

MATHURINE, JACQUELINE,
DAME FRANÇOISE, CHARLOTTE.

MATHURINE.

Air : des Trembleurs.

OUI, croyez-m'en, ma voisine.

JACQUELINE.

Est-il bien vrai, Mathurine ?

MATHURINE.

Rien de plus vrai, Jacqueline.

DAME FRANÇOISE.

Ah ! que nous apprenez-vous !

MATHURINE.

Guillot fort peu s'inquiète

Que l'on en conte à Lifette.

Monsieur le Marquis la guette ;

Pour lui faire les yeux doux.

Et même il n'a pas besoin de la guetter, car
Guillot étoit présent quand on embrassoit sa
femme.

28 **LE BAISER DONNÉ,**

JACQUELINE.

C'est bien fait. Ah! le nigaud! J'en suis bien aise; il n'a pas voulu de moi.

MATHURINE.

La petite Lifette n'est pas difficile.

Air : Toujours seule, disoit Nina.

Elle avoit toujours refusé

De se mettre en ménage;

Mais son esprit est trop rusé,

Et dément son visage.

Elle a pris Guillot pour Mari;

Mais tout ne sera pas pour lui :

On en dira

Ce qu'on voudra ;

Mais l'y voilà, l'y voilà,

Là.

DAME FRANÇOISE.

Mais, Mathurine, si c'est comme vous dites, c'est bien chagrinant; car la mere Jeanne a toujours élevé sa fille Lifette en tout bien & tout honneur. Jarni! si j'avois un enfant qui se dérangât! quoiqu'alle soit en puissance de mari, je li casserions cent échalas sus le corps.

JACQUELINE.

Moi, je li tordrois l'cou.

MATHURINE.

Guillot est un bon mari: il a reçu de l'argent pour se taire; & Monsieur le Marquis a

ET LE BAISER RENDU. 29

dit à Lifette qu'elle seroit ben reçue & ben traitée à la fête du Châtau : elle n'a pas fait la petite bouche , au moins.

Air : Le tout par nature.

Quoiqu'on sçache peu danser ,
On ne sçauroit s'en passer ;
On ne veut pas refuser ,
Crainte de faire injure :
Il faut ben s'humaniser ;
Le tout par nature.

Oh ! ça , Dame Françoise , n'allez pas parler de ça à tout le monde ; il faut que la chose soit secrete , voyez-vous.

DAME FRANÇOISE.

Oh ! laissez faire ; je n'en sonnerons mbr.

MATHURINE.

Jacqueline , ne faites point de caquets , car je ne les peux pas souffrir.

JACQUELINE.

Je ferai comme vous , Mathurine.

MATHURINE.

Et vous aussi , petite fille ?

CHARLOTTE.

Oui , Mathurine. Est-ce que vous me prenez pour une jaseuse ? Demandez à ma sœur si je dis cheux nous tout ce que je li vois faire à

la veillée, quand elle est à côté de not' Garde-Moulin ?

JACQUELINE.

Allons, taisez-vous, petite sottie.

MATHURINE.

Au revoir, voisines, à tantôt; si j'apprends quelque chose de nouveau, je vous le dirai. Ne parlez de rien dans le Village.

JACQUELINE.

Oh! non, nous ne jaserons que dans la Ferme. Toi, Charlotte, tu diras à ma mère que je suis allée au moulin avec Dame Françoise.

CHARLOTTE.

Oui, ma sœur.

(Elles sortent, en disant avec Mathurine :
Chut, chut, chut.)

SCÈNE II.

MATHURINE, CHARLOTTE.

CHARLOTTE, à demi-voix.

LA mère Mathurine, j'attendois que ma sœur s'en aille pour vous demander une chose.

MATHURINE.

Qu'est-ce que c'est, Charlotte ?

CHARLOTTE.

C'est au sujet de Lifette, qui s'est laissée embrasser par Monsieur le Marquis ; c'est donc mal faire que de souffrir ça ?

MATHURINE.

Comment, si c'est mal faire ? Assurément.

CHARLOTTE.

Pourquoi donc ?

MATHURINE.

C'est qu'il faut n'embrasser que son mari ; ou celui qui doit l'être. Lifette n'est-elle pas mariée à Guillot ?

CHARLOTTE.

C'est vrai. En ce cas-là, je n'ai donc pas tort, moi qui ne suis pas mariée, mais qui doit l'être, de laisser faire le petit Colin quand il m'embrasse ?

MATHURINE.

Comment, petite fille, vous embrassez Colin ?

CHARLOTTE.

Eh ! non, je vous dis que c'est lui qui commence toujours ; & puis, n'y a pas grand mal, il ne m'embrasse que d'un côté, & moi.....

MATHURINE.

Et vous ? ...

CHARLOTTE.

Et moi, je

MATHURINE.

Après ?

CHARLOTTE.

Et moi je l'embrasse de l'autre.

MATHURINE.

Air : *Flon, flon, flon.*

Quoi, petite fillette,
 Vous faites les yeux doux !
 Sçavez-vous qu'on fouette
 Ceux qui font comme vous ?

CHARLOTTE, *riant.*

Flon, flon, flon, larira dondaine,
 Gué, gué, gué,
 Larira dondé.

MATHURINE.

Comment, vous en sçavez tant que cela à
 dix ans ?

CHARLOTTE.

Dix ans ? Ah ! j'en ai bientôt onze, s'il vous
 plaît ; & c'est assez.

Air :

ET LE BAISER RENDU. 35

Air : *Jouez-nous un cotillon nouveau.*

Dans ce temps ,
Les filles d'onze ans
N'en savent pas moins que leurs bonnes mamans.
Dès qu'on a quitté la lisière ,
On voudroit déjà
Par-ci, par-là ,
Plaire :
Oui da.

Dans ce temps , &c.

Par exemple , vous parlez de Monsieur le Marquis , qui a embrassé Lisette ; vous auriez donc trouvé à redire si vous m'aviez vu lui faire la révérence l'autre jour , parce qu'il me disoit que j'étois bien gentille ?

MATHURINE.

C'est différent ; ceci est une politesse que vous deviez faire.

CHARLOTTE.

Eh bien , Colin m'en dit autant que M. le Marquis ; & c'est par politesse que je l'embrasse.

Air : *Grand , carré , de bon aloi.*

Tenez , voyez ce bouquet
De muguet ;
Eh bien , c'est lui qui l'a fait.
Tantôt , d'une ardeur extrême ,
Il me l'a (trois fois.) placé lui-même.

C

34 LE BAISER DONNÉ ;

MATHURINE.

Et votre mere, ni votre sœur ne disent rien à cela ?

CHARLOTTE.

Oh ! ma mere ne pense pas à moi , & ma sœur ne songe qu'à elle.

MATHURINE.

Oui da ? Et moi , je vais leur dire tout.

CHARLOTTE, *vivement.*

Ah ! oui ; eh bien , moi , je vais au Château dire à Monseigneur que vous espionnez ses actions. Ah ! vous me prenez donc pour un enfant ? Vous allez voir si ma petite langue de dix ans ne vaut pas bien la vôtre ! Vous allez voir ; vous allez voir ; vous allez voir.

(*Elle se sauve.*)

SCENE III.

MATHURINE, *seule.*

ÉCOUTEZ donc , Charlotte. Charlotte ? Quelle petite résolue ! Si cela continue , je ne ferai qu'un enfant auprès d'elle pour le babil. Mais , je vois Monsieur le Marquis avec la Marquise ; courons après Charlotte , & flattons-la pour la faire taire.

SCENE IV.

LE MARQUIS, LA MARQUISE ;
MELCHIOR, *portant la queue.*

LA MARQUISE, *tenant un petit parasol.*

SORTONS un peu, Marquis, il fait beau ;
J'aime cette avenue ; elle rend l'entrée du
Château tout-à-fait agréable.

LE MARQUIS.

Je suis ravi, Marquise, que ce séjour vous
plaise ; mais il faut varier vos amusemens. Vous
sçavez que nous avons promis au Président d'aller
le voir à sa Terre ; elle n'est qu'à deux lieues
d'ici : il faut lui tenir notre parole aujourd'hui
ou demain au plus tard, car je sçais qu'il nous
attend.

LA MARQUISE.

Aujourd'hui soit ; il est de bonne heure,
quand vous voudrez vous ferez mettre les che-
vaux.

LE MARQUIS.

Je vais tout faire préparer. Melchior, vas
dire à Champagne qu'il attèle la berline de
campagne.

Cij

36 *LE BAISER DONNÉ ;*
LA MARQUISE.

Ah ! oui , Marquis , car nous aurions trop chaud dans le vis-à-vis.

MELCHIOR.

Monfieur , combien de chevaux ?

LE MARQUIS.

Deux fuffiront ; le chemin eft tout uni d'ici-là.

MELCHIOR.

C'eft bon. Deux chevaux & la berline.

LA MARQUISE.

Tenez , Melchior , mettez ce parafol dans la voiture.

SCENE V.

LE MARQUIS , LA MARQUISE.

LE MARQUIS.

Vous fçavez , Marquife , que nous allons chez un ami fans façon ; vous n'avez point de toilette à faire.

LA MARQUISE.

Auffi la voilà toute faite. Je mettrai feulement ma caleche de gafe , pour garantir mes yeux de la pouffiere.

LE MARQUIS.

C'est bien penser. Pour moi, j'irai avec cet habit de Cavalier; notre ami est sans cérémonie, & ne veut pas qu'on en fasse.

GUILLOT, *chante dans la coulisse :*

C'sont des navets, navets, navets, navets,
C'sont des navets au sucre.

LE MARQUIS.

Voilà quelqu'un de bonne humeur.

SCENE VI.

LE MARQUIS, LA MARQUISE,
GUILLOT.

GUILLOT, *portant un panier de navets.*

(*Il continue.*)

VIVE le jardinage,
Quand il sçait profiter !
Voilà de notre ouvrage ;
Savons-je bian planter ?

C'sont des navets, &c.

LE MARQUIS.

C'est toi, Guillot ? Tu es toujours en joie.

C iij

38 **LE BAISER DONNÉ,**
GUILLOT.

Ah ! Monseigneur, pardonnez ; je n'vous avions pas vu.

LE MARQUIS.

Tu viens donc de chercher la provision ?

GUILLOT.

Oh ! Monseigneur, Dieu-merci, je la trouve toujours sans la charcher : mon petit jardin fait toute ma cuisine. V'là des navets que j'allons fricasser pour moi & Lisette ; si le cœur vous en dit , ainsi qu'à Madame.

LA MARQUISE.

Bien obligée , mon garçon.

GUILLOT.

Dame , excusez : j'sçavons bian que vous avez assez de beurre pour fricasser des navets ; mais je n'vous offrons pas moins les nôtres de bon cœur & sans intérêt. (*Il en présente un.*)

LE MARQUIS.

Garde cela pour toi & Lisette ; à propos , comment se porte-t-elle ?

GUILLOT.

Oh ! bian , Monseigneur ; grosse & grasse à vot' sarvice.

LE MARQUIS.

Tant mieux. Sçavez-vous, Marquise , que Guillot a une jeune femme tout-à fait bien ?

GUILLOT.

Vous êtes bian bon, Monseigneur.

Air : *Vous me l'avez dit.*

Vous m'avez sur ça , tantôt ,

Complimenté comme il faut :

Aussi je fus obligeant ,

Vous avez agi souvenez-vous-en ,

Aussi je fus obligeant ;

Mais à la charge d'autant.

Monseigneur , j'ai une petite grace à vous demander.

LE MARQUIS.

Qu'est-ce que c'est, mon ami ?

GUILLOT.

C'est, Monseigneur, que vous avez chassé tantôt sur mes plaisirs, & que je voudrions bian une permission de chasser itou sur les vôtres.

LE MARQUIS.

Ah, ah, ah, ah, je t'entends. Marquise, acquittez-moi avec Guillot.

LA MARQUISE, *tirant sa bourse.*

Volontiers. De combien s'agit-il ?

GUILLOT, *posant son panier à terre.*

Madame, permettez que j'vous expliquions ça avec tout l'respect possible. Monseigneur se trompe quand il dit qu'il s'acquitte avec moi ; c'est bian plutôt moi qui m'acquitte envers li :

Civ

43. **LE BAISER DONNÉ,**

il a donné tantôt un baiser à mon épousee, & moi qui ne veux rian avoir à parsonne, je le rends à Madame la Marquise. (*Il l'embrasse.*)

LA MARQUISE.

Mais mais, Guillot, tu es sans façon.

GUILLOT.

Oh! dame, excusez. Nous autres payfans, j'y allons un peu ferme quand j'embrassons quelqu'un; c'est comme quand je bêchons, j'appuyons de toutes nos forces.

LA MARQUISE.

En vérité, Marquis, vous faites de singulieres dettes.

GUILLOT.

Oh! ne craignez rian, Madame; Monseigneur est trop riche pour qu'ça puisse ruiner son fonds.

LA MARQUISE.

Entrons, Marquis. Guillot, je serai bien aise de voir ta femme; amene-là au Château: demain nous ferons de retour.

GUILLOT.

Madame, je n'y manquerons pas. Je vas l'avartir de ça pour qu'alle s'apprête. (*à part.*)

Air: du pont d'Avignon.

Tatigué! que ma joie auroit été complete,

Si Monsieur eût voulu coucher avec Lisette!

(*Il sort.*)

SCENE VII.

LE MARQUIS, LA MARQUISE.

LE MARQUIS.

Ce drole-là n'est pas sot pour un Villageois.

LA MARQUISE.

Non, vraiment ; ses naïvetés m'ont amusée.

SCENE VIII.

LE MARQUIS, LA MARQUISE,
MELCHIOR.

MELCHIOR.

MONSIEUR le Marquis.....

LE MARQUIS.

Eh bien, les chevaux sont-ils mis ?

MELCHIOR.

Non, Monsieur.

LE MARQUIS.

Comment, non ? Est-ce que tu n'as pas trouvé
Champagne ?

MELCHIOR.

Pardonnez-moi, Monsieur ; mais je n'ai pu le reconnoître dans l'état où il est, & je crois que vous ne le reconnoîtrez pas mieux vous-même. Tenez, le voici.

SCENE IX.

CHAMPAGNE, LES PRÉCÉDENS.

LA MARQUISE.

Ah ! Marquis, comment pouvez-vous garder un homme comme cela ?

LE MARQUIS.

Je vous assure qu'il sera congédié en arrivant à Paris.

CHAMPAGNE, *dans le fond, ivre.*

Eh bien, qu'est ce qu'il y a ? On dit que mes chevaux me demandent. . . . Ah ! excusez, mon cher Maître ; qu'y a-t-il pour votre aimable service ?

LE MARQUIS.

Pour mon service ? Eh ! dis-moi, malheureux ; es-tu en état de faire le tien ?

CHAMPAGNE.

Oui da ! & tête levée encore.

ET LE BAISER RENDU. 43

LE MARQUIS.

Peux-tu t'équiper comme te voilà?

CHAMPAGNE.

Il faut bien que cela se puisse, puisque cela est. Mais, Monsieur le Marquis, c'est vous qui en êtes la cause.

LE MARQUIS.

Comment, moi? maraud, à qui comptes-tu parler?

CHAMPAGNE.

Oui, vraiment; vous êtes trop généreux. Si vous n'aviez pas donné trois livres pour boire à votre Marchand de foin que j'ai rencontré, cela ne feroit pas arrivé. Si vous ne lui aviez donné que douze sols, nous n'aurions bu que pour chacun six sols; au lieu que nous avons bu pour chacun trente sols: vous voyez bien que c'est vous qui avez tort.

LE MARQUIS.

J'ai tort? Ne t'avois-je pas dit que je fortirois aujourd'hui?

CHAMPAGNE.

Ah! c'est juste; vous m'avez dit: je fortirai demain.

LE MARQUIS.

C'est hier que je t'ai dit cela; je ne t'ai pas encore vu aujourd'hui.

44 **LE BAISER DONNÉ;**

CHAMPAGNE.

En vérité ? j'ai donc mangé l'ordre. Mais ne craignez rien ; je suis ferré à glace.

LA MARQUISE.

Allons, Marquis, vous avez encore la patience de l'écouter.

LE MARQUIS.

Je ne sortirai pas aujourd'hui. Mais tu me payeras celui-là.

CHAMPAGNE, allant après le Marquis.

Oh ! ça, Monsieur le Marquis, c'est bien entendu, vous ne sortirez pas aujourd'hui ?

LE MARQUIS.

Non, coquin, non.

CHAMPAGNE.

Ah ! d'abord que vous me le dites poliment, cela suffit.

LE MARQUIS.

Melchior, conduis-le à sa chambre, & enferme-le.

SCENE X.

CHAMPAGNE, MELCHIOR.

MELCHIOR.

ALLONS, viens, Champagne ; donne-moi le bras.

ET LE BAISER RENDU. 45

C H A M P A G N E.

Ah ! volontiers, l'ami ; je t'ai toujours aimé, parce que tu es gentil de figure. Dis-moi un peu, est-ce que je parois gris ?

M E L C H I O R.

Oh ! non ; tu es mieux que cela.

C H A M P A G N E.

Ah ! bon. Embrasse-moi, mon frere.

M E L C H I O R.

Ahi, ahi, prends donc garde ; tes sabots sont bien lourds.

C H A M P A G N E.

Diantre ! tu es bien douillet. Oh ça, parlons d'affaire intéressante.

Air : de tous les Capucins.

Puisque céans on me résigne,
Ami, dis-moi pourquoi la vigne
A toujours son bois si tortu ?
Depuis très-long-temps on l'ignore.
Pour moi, je sçais que quand j'ai bu,
Je vais plus de travers encore.

M E L C H I O R.

Allons, viens te reposer.

C H A M P A G N E.

Me reposer ? moi ? Est-ce que tu crois que je ne suis pas en état de rouler ? Oh ! tu ne connois pas encore Champagne.

LE BAISER DONNÉ,

Air : *Pour un Soldat , &c.*

Un bon Cocher
 Ne doit jamais broncher,
 Quand il faut faire une route.
 Oui, sans doute,
 Rien ne coute,
 S'il faut marcher.

Pour moi, je puis dire être grec ;
 Parmi la foule

Je roule,

Et ne crains nul échec.

En bagare,
 Criant gare,
 On se range,
 Je m'arrange ;
 On fait place
 Sut ma trace ;

Et je passe si bien là ;

Que chacun confesse,

En admirant mon adresse ;

Le bon Cocher que voilà !

Que voilà ! là. Que voilà ! là.

Là, là, là, là, là, là, là, là.

Gare derriere, là. Gare derriere. (*Il recule
 sur le pied de Melchior.*)

M E L C H I O R.

Le diable t'emporte, toi & ton derriere.

C H A M P A G N E.

Ce n'est rien que cela.

ET LE BAISER RENDU. 47

MELCHIOR.

Allons, viens-t-en donc, j'ai affaire.

CHAMPAGNE.

Oh ! si tu as des affaires, vas les faire. Bon soir. (*Il sort.*)

MELCHIOR.

Ecoute donc, Champagne, écoute donc.

(*Il court après lui.*)

SCENE XI.

LISETTE, GUILLOT.

GUILLOT.

MAIS, Lisette, dis-moi donc ce que t'as. Est-ce que ta grand'mere Jeanne est r'empirée ?

LISETTE, *sanglottant.*

Non, Guillot.

GUILLOT.

Est-ce qu'il est mort queuque cheval à ton oncle le Laboureur ?

LISETTE.

Ce n'est pas tout ça.

GUILLOT.

Est-ce que tu fens mal queuque part ?

48 *LE BAISER, DONNÉ,*
 L I S E T T E.

Non, Guillot.

G U I L L O T.

Eh ! qu'est-ce que t'as donc ?

L I S E T T E,

Quand je t'ai dit tantôt de ne pas aller avec Mathurin, avois-je tort ? Sa femme vient de se moquer de moi en passant, avec Dame Françoise & Jacqueline, devant Grégoire & Grand-Glaude, qui s'en sont mêlés aussi.

G U I L L O T.

Se moquer de toi ? Et à queu sujet ?

L I S E T T E.

Au sujet qu'ils ont vu Monsieur le Marquis m'embrasser tantôt, & qu'ils l'ont crié devant tout le monde, en ajoutant que tu avois reçu de l'argent.

Air : de la Fée Urgele.

Pour un baiser,
Faut-il être blâmée ?
Si je suis estimée,
Pourquoi m'en accuser ?
Quand on se fait entendre
Sans trop en abuser,
On peut se rendre
Pour un baiser.

Pour

ET LE BAISER RENDU. 49

Pour un baiser,
Faut-il être blâmée ?
Si je suis estimée,
Pourquoi m'en accuser
Pour un baiser ?

GUILLOT, *en colere.*

Ah ! sangoi ! laisse-moi leux parler.

LISETTE, *l'arrêtant.*

Ah ! Guillot.....

GUILLOT,

Paix. raisons-nous ; v'là Monseigneur.

SCENE XII.

LE MARQUIS, LE BAILLI,
GUILLOT, LISETTE.

LE BAILLI, *présentant un papier roulé.*

MONSEIGNEUR, voilà l'état des feux de
votre Seigneurie ; ils y font *omnes ad unum.*

LE MARQUIS.

C'est très-bien, Monsieur le Bailli. Je n'en
avois qu'un compte fort embrouillé, & je me
réglerai mieux sur celui-ci, pour faire le plus
de bien que je pourrai à mes Vassaux.

D

59 LE BAISER DONNÉ,

GUILLOT, *à part.*

Ah ! l'honnête Seigneur ! Morgué ! je l'embrasserois aussi à mon tour, si je n'avois pas peur qu'on n'en jasât.

LE MARQUIS.

Ah ! vous voilà, mes enfans ? Où allez-vous donc comme cela, tête à tête ?

GUILLOT.

Monseigneur, j'allons je venons ici.

LISETTE, *triste.*

Pardonnez moi, Monseigneur, nous nous en allons cheux nous.

LE MARQUIS.

Comment, vous paroissez chagrine ? Venez ça, Lisette ; dites-moi ce qui vous fait de la peine.

GUILLOT, *la pouffant.*

Allons, vas donc, vas donc ; Monsieur le Bailli ne dita rien, lui, c'est un si brave homme !

LISETTE, *regardant à droite & à gauche.*

Monseigneur

LE MARQUIS.

Parlez hardiment.

L I S E T T E.

Air : *Eh ! mais , oui da , &c.*

Si je suis inquiette,
Vos bontés l'ont permis ;
Soyez sûr que Lisette
En connoît tout le prix.

Eh ! mais , oui da ,

Comment peut-on trouver du mal à ça ?

Votre ame généreuse
Donne à Guillot pour moi ;
Mais quand je suis joyeuse ,
On dit qu'on sçait pourquoi.

Eh ! mais , oui da ,

Comment peut-on trouver du mal à ça ?

L E M A R Q U I S.

Guillot , que veut-elle dire ?

G U I L L O T.

Monseigneur..... Allons , Lisette , puisque
t'as commencé , acheve.

L E M A R Q U I S.

Oui , je veux être instruit de tout.

L I S E T T E.

Eh bien , Monseigneur , puisque vous me
l'ordonnez , je vous dirai que l'on m'a arrêtée
tout-à-l'heure dans la grande place , pour me
dire je ne sçais combien de mauvaises choses ;
& cela , de la part de Mathurine , qui dit du

Dij

52 **LE BAISER DONNÉ,**

mal de tout le Village. Il n'y a pas jusqu'à l'argent que vous avez donné à Guillot pour m'acheter des lacets, dont on ne me fasse des reproches.

LE MARQUIS.

Monsieur le Bailli, il faut faire ajourner cette Mathurine, & l'interroger en conséquence; je vous recommande la plainte portée par Lisette.

LE BAILLI.

Cela suffit, Monseigneur; je suis *Judex incorruptus*. J'ai déjà entendu parler de cette femme, & je la punirois à l'instant, si je ne voulois pas abandonner toute l'autorité à Monseigneur, en lui faisant mon rapport.

LE MARQUIS.

C'est fort bien, Monsieur le Bailli; quant à mon autorité, servez-vous en.

LE BAILLI.

Ah! Monseigneur, quand vous êtes ici, *ex me ipso nihil possum*.

LE MARQUIS.

Ne vous alarmez plus, Lisette. Toi, Guillot, prends courage; dans peu, je te ferai Jardinier-Concierge d'une Terre que je vais acheter.

GUILLOT, transporté.

Ah, Monseigneur! Ah, Lisette!

Adieu
la justice

Oui,
Mathurine

L I S E T T E, *sur le même ton.*
Ah, Guillot ! Ah, Monseigneur !

Air : *Menuet de Spinacuta.*

Lorsque l'on est Souverain,
Qu'il est flatteur d'être humain !
On reçoit au passage
Un sincère hommage.
Un cœur bon, & naturel,
Sans doute, est un don du Ciel.
C'est votre heureux partage ;
Oui, le vôtre est tel.

Vous venez dans ces lieux
Faire des heureux.
Ah ! pour vous quelle gloire !
Monseigneur, soyez l'appui des bons,
Nous gardons la mémoire
Des dons
Que nous vous devons.
Lorsque l'on est Souverain, &c.

L E M A R Q U I S.

Adieu, mes enfans. Monsieur le Bailli, que
la justice soit rendue à qui il appartiendra.
(*Il sort.*)

L E B A I L L I.

Oui, Monseigneur ; je vais commencer par
Mathurine, *ad exemplum.*

Dij

SCENE XIII.

LE BAILLI, GUILLOT, LISETTE.

LE BAILLI.

MES amis, je vais être ponctuel aux ordres de Monseigneur. Ceux qui vous insultent payeront les pots cassés.

LISETTE, *naïvement.*

Mais, Monsieur le Bailli, ils n'ont point cassé de pots.

LE BAILLI.

Vous ne m'entendez pas. Je veux dire qu'ils seront condamnés à payer les dépens, dommages & intérêts, & à vous faire une bonne réparation d'honneur. *Violati honoris infligta pœna.*

GUILLOT.

Ah! bon, voilà le principal; pour le reste, comme vous dites fort bien, payera qui pourra.



SCENE XIV.

CHARLOTTE, LES PRÉCÉDENS.

CHARLOTTE.

MONSIEUR le Bailli, c'est vous que je cherche.

LE BAILLI.

Que me voulez-vous, Charlotte ?

CHARLOTTE.

Je viens vous prier de faire taire Mathurine, qui ne veut pas que je parle au petit Colin, votre fillot.

LE BAILLI.

Comment, elle ne veut pas ? Mais, vous, pourquoi le voulez-vous ?

CHARLOTTE.

C'est que je le trouve bien gentil, & qu'il vient toujours jouer aux osselets sur la grande pierre qui est à not' porte.

LE BAILLI.

C'est fort bien.

CHARLOTTE.

C'est fort bien ? D'où vient donc Mathurine dit-elle que c'est fort mal ?

Div

56. LE BAISER DONNÉ.

LE BAILLI.

Elle vous dit cela ?

CHARLOTTE.

Oui, vraiment; encore tout-à-l'heure, elle m'a appelée pour me dire pourquoi il manquoit deux épingles à ma bavette ?

LE BAILLI.

Effectivement, vous ne les avez plus? Où sont-elles ?

CHARLOTTE, *baissant la vue.*

Dame, on ne gagne pas toujours; je les ai perdues avec Colin, en jouant à la pouffette.

LE BAILLI.

Cela est fâcheux. Mais vous ne paroissez gueres sensible à la perte ?

CHARLOTTE, *riant.*

Oh! non, Colin me rend tout ce qu'il me gagne. Monsieur le Bailli, vous qui êtes si sçavant, dites-moi s'il y a du mal à cela ?

LE BAILLI.

Allez, la petite, vous êtes encore trop jeune pour comprendre les choses que je pourrois vous dire là-dessus.

CHARLOTTE.

En ce cas là, je vais amasser bien, bien, bien des épingles pour aller jouer avec mon petit Colin.

ET LE BAISER RENDU. 57.

Air : *Nous nous marierons Dimanche.*

Je veux dès demain
En avoir tout plein,
Et les mettre sur ma manche.
Pour me baisser,
En ramasser,
Je m'penche.
Nous nous verrons,
Et nous jouerons
Dimanche :
C'est tout mon desir.
Pour moi quel plaisir
D'aller prendre ma revanche !

Adieu, Monsieur le Bailli ; en vous remer-
ciant. Adieu, Guillot ; adieu, Lisette. Ah ! que
je suis joyeuse ! Il ne me reste plus qu'une épin-
gle ; mais si je rencontre encore ste méchante
Mathurine, je la piquerai de toutes mes for-
ces, zing, zing, zing, & puis je me sauverai
chez vous, Monsieur le Bailli. (*Elle sort.*)

S C E N E X V.

LE BAILLI, LISETTE, GUILLOT.

L E B A I L L I.

Je vais me tendre au Bailliage. Tranquillisez-
vous, Guillot ; Dans peu, Mathurine n'aura pas
tant de langue.

58. LE BAISER DONNÉ,

L I S E T T E.

Vous voyez , Monsieur le Bailli , qu'elle attaque jusqu'aux enfans.

L E B A I L L I.

Laissez , vous dis-je , laissez-moi verbaliser ; vous verrez si je sçais juger *ex aquo & bono*.

(*Il sort.*)

SCENE XVI. & dernière.

L I S E T T E , G U I L L O T.

G U I L L O T.

ALLONS, ma petite femme, Monseigneur nous protège, le Bailli itou, nous qui avons raison, je nous protégeons nous-mêmes; avec tant de protections, je n'pouvons pas perdre not' cause.

V A U D E V I L L E.

L I S E T T E.

Air : *Accompagné de plusieurs autres.*

MON cœur est un peu plus gaillard :

J'avois grand'peur ; mais tôt ou tard

Les bons se déclarent les vôtres.

Que nos enfans soient aussi bons :

Dans peu, je crois, nous en aurons, } *Chorus.*

Accompagnés de plusieurs autres.

GUILLOT.

ALLONS, ma petite Lison,
Moquons-nous du Qu'en dira-t-on ;
Envoyons les méchans aux piautres :
Lorsque l'on est femme de bien,
On trouve toujours un soutien,
Accompagné de plusieurs autres. } Chorus.

LISETTE, *au Public.*

MESSIEURS, soyez-nous indulgens,
Puisque nous sommes bonnes gens ;
Que tous vos amis soient les nôtres :
Venez chez nous plutôt qu'ailleurs,
Et soyez-y nos protecteurs,
Accompagnés de plusieurs autres. } Chorus.

COUPLETT *ajouté, & chanté à Versailles,*
relativement à la Fête.

L I S E T T E.

GUILLOT, tu chéris comme moi
Le Petit-Fils de notre Roi :
Il fera le bonheur des nôtres.
Que bientôt notre cher DAUPHIN
Nous donne un petit Souverain,
Accompagné de plusieurs autres. } Chorus.

F I N.